L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 septembre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	25
Midi.....	84	29
3 P. M.....	84	29
5 P. M.....	84	29

Les Compagnies de Transports.

Ce n'est pas d'hier que datent les plaintes contre les compagnies de transports dont le public ne peut se passer ; depuis qu'elles ont été créées, pour ainsi dire, les réclamations ont été constantes contre les lignes de chemins de fer en particulier, et il n'est pas injuste de dire que ces réclamations, lorsqu'elles se manifestaient, étaient fondées dix fois plutôt qu'une.

La nécessité pour les populations d'avoir recours à elles, l'absence de toute concurrence, donnaient du reste un tel pouvoir aux grandes compagnies de transports qu'elles en profitaient toujours pour dicter leurs conditions, qu'elles en abusaient souvent.

Leurs exactions furent telles en certains cas que les pouvoirs publics, comme c'était leurs devoir, d'ailleurs, durent intervenir. Et il en résulta la création dans la plupart des Etats de l'Union Américaine, de commissions dites des chemins de fer, armées par la loi de pouvoirs étendus pour surveiller les agissements des compagnies, veiller sur les intérêts de la population.

Certains abus disparurent, et il n'est que juste de reconnaître que l'action des commissions des chemins de fer a été utile et a donné des résultats presque immédiats ; mais il n'en est pas moins évident que les compagnies de transports, en dépit de quelques concessions qui leur ont été arrachées, sont restées entièrement maîtresses du terrain et continuent à imposer leurs volontés.

Leurs tarifs doivent être acceptés, et lorsqu'il leur plaît de les élever, elles ne tiennent compte ni des besoins du public, ni des ruines qu'elles peuvent causer. Elles ne consultent que leur intérêt direct et écartent les réclamations.

Il est, du reste, presque impossible qu'il en soit autrement. Les compagnies de transports ne peuvent pas suffire aux demandes, et se voyant surchargées de besogne elles font ce que feraient bien d'autres à leur place, elles augmentent les prix.

D'un autre côté les pouvoirs publics sont mal armés pour combattre les abus des compagnies ; il est très difficile, mais les lois fédérales et d'Etat sont instituées dans ce but, de les amener à composition.

La concurrence des transports par les voies fluviales pourrait changer cet état de choses dont se plaignent depuis si longtemps les populations, mais elle n'existe pour ainsi dire pas, et il n'est pas certain que, dans quelques années, elle soit suffisamment forte pour donner les résultats qu'on en attend.

Le développement de la navigation intérieure rendra d'inappréciables services, mais comme la production ira toujours en augmentant, il ne diminuera nullement le trafic des compagnies de transports, qui garderont ainsi toute leur autorité et tout leur pouvoir.

Il n'y a actuellement pour les agriculteurs, les industriels et les commerçants qu'un moyen d'améliorer la situation, c'est de s'unir pour résister aux compagnies de transports, comme viennent de le faire ceux du Mississipi.

Il vient de se fonder dans cet état une association dit le "Mississipi Freight Protective Association", qui recrutera des adhérents dans tous les comtés et appuiera les démarches que va prochainement faire la Commission des chemins de fer.

Ce sont tous les clients des compagnies de transports qui, unis, vont désormais présenter des réclamations, et ils ont des chances d'être écoutés.

L'exemple est facile à suivre dans d'autres états.

L'esprit de Paul de Kock.

C'était, il y a quelques jours, l'anniversaire de la mort de Paul de Kock, peintre vulgaire mais amusant des petits bourgeois, des étudiants et des grisettes de la première moitié du siècle. Nul romancier ne fut si célèbre, à l'étranger surtout, l'épaisse lourdeur de son style disparaissant un peu dans les traductions.

Paul de Kock était même homme d'esprit, en dehors de ses livres. On raconte qu'un Anglais original (et éclectique) vint à Paris tout exprès pour voir Chateaubriand et Paul de Kock, ses dieux écrivains favoris. Très bien accueilli par l'auteur du "Génie du Christianisme", l'Anglais se rendit ensuite chez le jovial père de "M. Dupont".

—Monsieur, lui dit-il, je suis venu exprès à Paris pour vous voir, vous et M. de Chateaubriand.

—Est-ce que vous avez vu M. de Chateaubriand ? demanda Paul de Kock.

—Oui, monsieur, je sors de chez lui.

J'en suis bien fâché, répondit Paul de Kock. Vous avez commencé par le rôti et vous finissez par la soupe aux choux !

ANECDOTES.

Il vient de paraître, à Leipzig, un recueil contenant quantité d'anecdotes sur les musiciens célèbres. Voici une amusante historiette sur Chopin.

Celui-ci, dînant en ville, fut prié par la maîtresse de la maison de se mettre au piano. Chopin ne pouvait supporter cette façon d'exploiter les artistes, et il choisit le morceau le plus court de ses œuvres, son septième prélude, qui ne compte que seize mesures.

Lorsqu'il eut terminé, la dame, stupéfaite, lui dit :

—Comment, mon cher monsieur Chopin, un si petit morceau ?

—Chère madame, c'est que véritablement j'ai si peu mangé ! répondit le maëstro.

Reliques napoléoniennes à Paris.

Le général Niox continue à enrichir encore ce musée chaque jour d'acquisitions nouvelles et précieuses. Il sait chercher, et trouver.

Il vient par exemple de découvrir dans les réserves du Louvre une intéressante collection d'objets ayant appartenu à l'empereur Napoléon et au roi de Rome, provenant de l'ancien musée des souverains et des donations de Napoléon III, et qu'il va exposer aux Invalides.

C'est le livre de mathématiques de Napoléon, un modeste in-8° de 226 pages et 2 planches, sans nom d'auteur, dont l'Empereur se servit lorsque, lieutenant d'artillerie à La Fère, il séjourna à Auxonne ; puis son portefeuille et sa cassette de voyage.

Le portefeuille, en maroquin rouge, orné de vignettes dorées, est fermé par une petite plaque d'argent sur laquelle est gravé le B de Bonaparte.

La cassette, qui fut offerte à Napoléon III par MM. d'Oberiano Falsohazy, avait été laissée dans l'appartement de Napoléon Ier à Schœnbrunn, parce que la serrure secrète était cassée lorsque l'Empereur quitta, en 1809, ce château ; elle avait été recueillie par M. de Ricell, gouverneur de Schœnbrunn, qui l'avait donnée à ses petits-fils MM. d'Oberiano Falsohazy. Elle est en acajou orné de cuivres disposés en bandes. Ouverte, elle forme un pupitre garni de drap vert, avec des compartiments intérieurs.

C'est encore le passe-partout qui servait à Napoléon à Fontainebleau. Il est en fer poli et l'entrée a la forme d'un N.

Et voici, avec les deux étriers de la selle de l'Empereur, un de ses éperons, en argent, muni de sa boucle d'attache et portant, sur les branches, cette inscription, qui constate l'origine et la transmission : "Le baron E. de Las Cases à J. B. Lousada jun. esq. — L'empereur Napoléon — Campagnes de 1812, 1813, 1814, 1815. Sainte-Hélène."

Et encore la table à jeu de Longwood, sur le plateau de laquelle sont incrustées les cases d'un échiquier et les divisions d'un trio-trac. Une des parties est mobile et peut former un pupitre, comme celui de la cassette de Schœnbrunn. Enfin, la canne des promenades à Sainte-Hélène—un bambou à quatre divisions— offerte à Napoléon III par le colonel Barnes, ex-major de Longwood.

Du roi de Rome : un nécessaire de toilette, avec tous les ustensiles en argent, offert par Mme de Foresti, et une canne de palissandre à pomme d'or, donnée par le général baron Delarue.

A côté de ces objets, un médaillon contenant des cheveux de Napoléon et du roi de Rome, don de M. Pierron ; des cheveux du roi de Rome, don de M. Rodolphe Fuchs ; un portrait de l'impératrice Marie-Louise, gravé par Mécou, d'après Isabey, 1812 ; un portrait du roi de Rome, gravé par Desnoyers, d'après Gérard, "dédié à S. M. I. et R. Marie-Louise" ; un autre portrait de Napoléon II, gravure peinte ovale de Steinmüller d'après Ender ; une lithographie enluminée d'un cheval de Napoléon Ier, avec une lettre explicative de Clarke, 23 juillet 1839, adressée à sir John Greades.

Avec ces souvenirs napoléoniens, le général Niox a trouvé au Louvre et il exposera au musée des Invalides le sceau de la lieutenance générale du royaume dont s'est servi, du 31 juillet au 7 août 1830, le duc d'Orléans, avant d'être proclamé roi sous le nom de Louis-Philippe Ier, et un tout petit canon en cuivre doré sur roues en acier—jouet du Dauphin, fils de Louis XVI.

Que de choses ces quelques reliques vont raconter aux visiteurs du musée des Invalides.

Mort d'un guérisseur.

L'"Echo du Merveilleux" annonce la mort, à Vialas, (Lozère) d'un vieillard nommé Vigner qui s'était acquis une grande réputation comme guérisseur.

Vigner ne touchait pas le malade ; il ne lui prescrivait aucun remède, ne lui imposait aucune modification à son genre de vie matérielle. Il se bornait à lui demander s'il avait réellement "la foi", s'il était vraiment persuadé que "le bon Dieu" pouvait le guérir. Suivant que la réponse était affirmative ou négative, il le renvoyait en lui recommandant d'être "brave", de mettre "toute sa confiance en Dieu qui lui rendrait certainement la santé", ou en lui faisant reproche d'être venu le déranger inutilement.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un certain nombre de ses visiteurs déclaraient avoir été ainsi guéris, proclamaient le mérite du guérisseur "au secret" et lui valaient une clientèle aussi nombreuse que variée. Il lui venait des malades de tous les pays, mais la Suisse et l'Allemagne fournissaient le plus fort contingent.

La mort du guérisseur revêt le caractère d'un deuil public pour les habitants de Vialas qui bénéficiaient de ses "secrets". Il n'en retirait aucun profit, refusant rigoureusement jusqu'aux "souvenirs" que lui envoyaient des malades reconnaissants.

La cantatrice ensorcelée.

La grande cantatrice allemande, Pauline Lucca, vient de mourire. La "Neue Freie Presse" publie à son sujet l'étrange anecdote suivante :

"— C'est par suggestion, dit Mme Horowitz Barnay, amie de l'artiste, que Pauline Lucca perdit sa voix. C'est du moins ce qu'elle lui a affirmé, avec l'ordre de n'en parler qu'après sa mort.

"Un jour que je lui demandais si elle chantait encore, elle s'écria presque violemment :

— Je ne chante plus, car j'ai perdu ma voix tout d'un coup, en une heure, en une minute, par la volonté d'une autre personne, par suggestion.

"Je la regardai, étonnée.

—Oui, oui, par suggestion, continua-t-elle, avec véhémence. Voici comment. Vous le savez, mon mari, le baron Walhofen, fut très longtemps malade et ne m'entendait pas souvent chanter. Quand je chantais, il voulait que ce fût un chant insignifiant qui lui plaisait à cause du texte, mais que je ne pouvais pas souffrir. Un jour, nous avions invité quelques amis, mon mari semblait aller mieux. Il se fit porter au salon dans son fauteuil. Pour lui faire plaisir, je chantai son chant préféré. Je l'entendais sangloter de joie. Il prit mes deux mains, me caressa les cheveux et le visage et balbutia :

—Je te remercie, je te remercie, tu es un ange ! J'emporte ta voix avec moi dans la tombe.

"Je ris et dis :

—Tu me survivras !

"Il répéta : —J'emporte ta voix dans la tombe !

"Deux jours après le baron Walhofen était mort, et moi je ne pus jamais plus chanter."

Nous avons cité déjà la curieuse suggestion de même sorte dont fut victime Mlle Contat.

Le scalp du Meunitaris.

Ce vol d'une voix par un mort jaloux est bien étrange. Celui du scalp du Meunitaris l'est à peine moins.

Le musée du Havre s'enorgueillissait de posséder le scalp d'un Indien Meunitaris. On sait que dans Fenimore Cooper et dans Gustave Aimard, les Indiens ont la féroce habitude de détacher la peau du crâne et les cheveux de l'ennemi abattu, et de s'en faire un trophée. Aujourd'hui que les derniers Sioux et Comanches sont des gentlemen fort civilisés, les scalps se font rares. Celui du Havre était l'orgueil de la salle d'éthnographie.

Un inconnu l'a volé. Et l'on se demande ce qu'il en pourra bien faire. Quel fripier lui achètera cette touffe de cheveux adhérents à un cuir racorni ? Mystère !.... Peut-être est-ce la main pieuse d'un descendant du scalpé qui, venu par le dernier transatlantique, a voulu rendre ce trophée macabre à la sépulture des ancêtres. Comme les derviches hindous, dans la "Pierre de Lune", poursuivent, de génération en génération, et à travers mille vicissitudes, le joyau sacré, peut-être les descendants de quelque "Cerf-Agile" ou "Gros-Serpent" se léguaient-ils la mission de rattraper les cheveux du grand-père. Ils y sont enfin parvenus.... "Le Scalp de l'Aïeul", quel beau titre de roman pour Conan Doyle !

THEATRES.

ORPHEUM.

Aucun spectacle n'est plus populaire que le vaudeville, et notre population attend avec impatience lundi prochain, jour où l'Orpheum ouvre ses portes. Aussi la vente des places pour les représentations de la première semaine est-elle exceptionnellement forte.

TULANE.

C'est devant une salle archicomble que Miss Florence Davis jouera samedi en matinée "Divorçons," la merveilleuse comédie de Victorien Sardou. En attendant elle triomphe chaque soir dans Under the Greenwood Tree."

Dimanche soir début au Tulane de Louis James et de sa troupe de quatre-vingt-dix artistes dans "Peer Gynt," le drame grandiose de Henrick Ibsen.

CRESCENT.

C'est en foule que les néo-orléanais vont rire au Crescent, où la désopilante bouffonnerie qui a pour titre "Mac Fadden's Flats" tient l'affiche depuis dimanche.

A partir de dimanche prochain le Crescent donne "Lena Rivers", un drame dans lequel l'intérêt va grandissant jusqu'au dénouement. Il est joué par Miss Poynter et sa troupe.

Drame de la mer.

Honolulu, Hawaï, 16 sept.— Les officiers du vapeur anglais "Marmara," arrivé ce matin de Brisbane, Australie, rapportent que toutes les recherches faites dans les mers du Sud pour retrouver les traces du vapeur "Acon" n'ont donné aucun résultat. L'"Acon" était parti de San Francisco le 6 juillet dernier, a destination de l'Australie, et depuis lors on est resté sans nouvelles de ce navire. Les assurances sur l'"Acon" sont cotées aujourd'hui à 55 pour cent.

Mineur victime de bandits.

Phœnix, Ariz., 16 septembre— Des hommes armés ont opéré une battue aujourd'hui dans les environs du camp minier de Kelvin, à la recherche de deux bandits mexicains qui, hier, ont attaqué et dévalisé M. James Martze, un mineur âgé de 70 ans.

Après avoir dévalisé Martze les Mexicains l'ont lié à un arbre et l'ont abandonné à son sort.

Après plusieurs heures d'efforts le vieillard parvint à se débarrasser de ses liens et se rendit à Kelvin où il dénonça ses agresseurs.

—Bisbee, Arizona, 16 sept.— On a retrouvé aujourd'hui dans les montagnes, à 35 milles de Montezuma, état de Sonora, Mexique, les cadavres de deux mineurs américains qui avaient quitté Bisbee au mois d'août dernier.

Les corps étaient en partie dévorés par les bêtes sauvages, mais certains indices relevés sur les lieux, permettent d'affirmer que les deux mineurs ont été assassinés.

Les autorités ont ouvert une enquête.

On ignore si le crime a été commis par des indiens Yaquis ou par des bandits mexicains.

Emma Goldman se rend en Australie.

New York, 16 septembre—L'anarchiste Emma Goldman annonce qu'elle quittera New York l'été prochain pour se rendre en Australie où elle fera une tournée de conférences. Elle déclare avoir été invitée par le camarade Fleming au nom du parti anarchiste en Australie dans l'espoir que sa visite aidera la cause révolutionnaire dans ce pays.

Assassinat d'un patriote brésilien.

Rio de Janeiro, Brésil, 16 septembre—Une dépêche de Manaos, Brésil, annonce que Placido Castro, qui en 1901 s'était acquis une certaine célébrité en repoussant les incursions des boliviens sur le territoire d'Acre, a été assassiné la nuit dernière par des adversaires politiques.

FAITS DIVERS.

Le gouverneur Sanders.

Le gouverneur Sanders est arrivé hier matin de Baton Rouge.

Il était attendu et il est descendu à l'hôtel Denechaud. Il n'a pas reçu de visiteurs dans la matinée, s'étant absenté après avoir déclaré qu'il n'avait à faire aucune déclaration officielle.

M. Sanders doit partir prochainement pour French Lick Springs, Indiana, où il passera quelque temps, et il est probable qu'avant son départ il nommera les membres de la nouvelle commission des huîtres, les commissaires du jury, les jaugeurs de charbon et l'inspecteur des bestiaux.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Condamnés à Mort.

Edouard Honoré et Jacques Pierre, deux nègres condamnés à mort pour le meurtre de l'agent de police Cambias le 18 octobre 1907, ont appris sans émotion apparente que le gouverneur Sanders avait fixé leur exécution au 23 octobre prochain.

Ces deux noirs fanatiques, qui appartenaient à une secte dite Conseil de Dieu, disent qu'ils n'ont rien à espérer sur la terre et qu'ils seront heureux dans l'autre monde.

C'est au moment où avec d'autres individus de la même secte ils se livraient à divers exercices dans la maison d'Honoré, rue New Orleans, que Cambias a été tué. Il était venu à l'appel d'un gamin nommé Joe Sherman, qui se plaignait qu'un des nègres avait voulu lui couper la gorge.

Cambias pénétra seul dans la maison, et aussitôt il fut assailli par plusieurs individus. Son pistolet et son baton lui furent arrachés et il eut la gorge coupée de part en part.

Les noirs continuèrent leurs exercices et résistèrent aux agents envoyés pour les arrêter à la nouvelle du meurtre de Cambias.

Le sergent Wheatley fut très grièvement blessé d'une balle dans la poitrine, l'agent Wenck reçut une pénible coupure et le caporal Dunn fut atteint d'une balle à la jambe.

Il fallut incendier la maison pour déloger les noirs fanatisés, et ce ne fut qu'au bout de cinq heures qu'on en retira Honoré, qui était grièvement blessé et paraissait mourant. Il se remit assez proptement cependant, et il fut jugé avec Pierre, qui avait été arrêté dans la maison.

Deux autres noirs, Daniel Latimore et Ferdinand Boyd, succombèrent au bout de peu de temps à l'hôpital.

Mandat refusé.

Le juge Sommerville, de la cour civile de district, a refusé hier le mandat demandé par Louis Saraparu, un vétéran confédéré, pour obtenir sa réintégration dans l'asile des soldats d'où il a été expulsé par le bureau de direction.

Cette décision sanctionne la mesure prise par le Bureau.

M. Saraparu a dit qu'il ne tenterait pas de rentrer à l'Asile, mais qu'il emploierait d'autres moyens pour défendre sa cause.

A sa dernière session la législature de l'Etat a institué une commission pour faire une enquête sur l'asile des soldats, mais cette commission ne s'est pas encore réunie.

Le permis de chasse.

Le permis, ou licence, qui est délivré au chasseur sur paiement d'un dollar au percepteur de taxes est valable dans tout l'Etat, et non dans la seule paroisse où il est délivré, comme quelques-uns le croyaient.

Dans une communication à M. John Fitzpatrick, percepteur de taxes à la Nouvelle-Orléans, qui désirait être renseigné, M. Pleasants, avocat général adjoint, exprime clairement et nettement l'opinion que le permis est valable dans tout l'Etat.

Sur requête de l'auditeur d'Etat l'attorney général publiera prochainement une circulaire sur l'interprétation des autres clauses de la loi.

Il déterminera particulièrement si le permis sera valable pour la saison de chasse ou s'il expirera comme les autres licences à la fin de l'année.

Tentative de suicide.

Mme Virginia Horsham, une jeune femme de 26 ans demeurant rue Tulane, 1021 a attenté à ses jours hier vers trois heures de l'après midi en absorbant de l'acide nitrique. Elle a été secourue par le docteur Denow, qui l'a fait transporter à l'hôpital où son état a été déclaré grave. Dans une lettre trouvée dans sa chambre elle lègue son corps aux étudiants de l'hôpital.

ARRESTATION.

Marie Trépaghier, une femme de couleur, a été arrêtée hier matin par le capitaine Boyle et le sergent Ascona. Elle est accusée de vente de billets de loterie.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 54 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE !

V

VERS L'INCONNU

Suite.

Le gros homme secoua la tête.

—Aucune.

—Des parents ?

—Vous n'avez jamais été dans le commerce ?

—Jamais.

—Vous voudriez y entrer ?

—Si je peux.... Où je pourrai....

Il dit en riant :

—Peu vous importe la maison, pourvu qu'elle soit bonne !....

—Il faut vivre.

—Avez vous quelques recommandations ?

—Non.

—Des connaissances ?....

—Presque pas.

Le voyageur se gratta l'oreille.

Elle soupira :

—Que de difficultés, n'est ce pas :

—Où serez-vous ?....

—Dans un hôtel....

—Lequel ?....

Elle fit un geste d'incertitude.

—Je suis allée assez souvent à Paris, mais je restais chez une dame qui vient de mourir.

—Où ça ?

—Près de Saint-Sulpice.

—Triste quartier ! Loin du centre des affaires.

—Que me conseillez-vous ?

—Moi, rien....

Il observa :

—C'est grave, une responsabilité, quand il s'agit d'une jeune fille comme vous. Paris est plus dévorant que le minotaure de la fable.

Il réfléchit un instant et ajouta :

—Je suis meilleur que je ne le parais peut-être. J'ai une femme et des filles de votre âge, mademoiselle ?....

—Espérance.

—Joli nom !

Il lui donna sa carte, après avoir inscrit dessus une adresse d'hôtel, et lui dit :

—Allez là. Vous serez chez d'honnêtes gens. Ils vous renseigneront. Vous pouvez avoir confiance en eux. Cherchez.... Si vous ne trouvez pas, rapportez-moi cette carte, rue du Sentier, à la boite. J'y serai dans trois jours.

Le train s'arrêtait en gare du Mans.

Il descendit après avoir serré la main de sa voisine, en lui glissant ces mots à voix basse :

—Au revoir, du courage !

Et il s'en alla en songeant :

—Pauvre fille ! Que d'ennuis pour elle, que de difficultés !

Il prononça les mots de Me Brissonnet :

—Trop belle ! Et cependant il faut qu'elle vive, comme les autres.

Lorsque le train se remit en marche, le jeune homme qui restait près d'elle lui dit avec l'accent de la tristesse la plus profonde :

—Vous êtes plus heureuse que moi, mademoiselle, vous avez déjà trouvé un protecteur.

—En auriez-vous donc besoin ?

—Par malheur. Rien ne me réussit. Je suis docteur en droit, avocat.... Pas de causes, pas de clientèle, pas même une petite place de juge de paix, de suppléant, de clerc.... Rien, nulle part. Et que d'autres comme moi !

—Votre famille ?.....

—Elle s'est saignée aux quatre membres. Je rougirais de rien lui demander.... Ah ! que j'aurais mieux fait de labourer le champ parternel... Trop tard .... Ma mère en a vendu le dernier morceau.... Je vais essayer de travailler pour la faire vivre, garçon de magasin, cocher de fiacre, s'il le faut !.... Cependant, j'ai un dernier espoir.... un de mes anciens camarades qui m'a promis de m'aider.... Vaines paroles peut être !.... Je le saurai demain.

Vers deux heures, le train s'arrêta à la gare Montparnasse.

Les deux compagnons de voyage se séparèrent en se disant :—Bonne chance ! et Speranza se mit à la recherche d'un fiacre.

Une heure après, sa voiture s'arrêtait à la porte d'un hôtel d'apparence modeste, établi dans une ancienne maison bourgeoise, rue Louis-le-Grand, à deux pas du boulevard des Capucines.

Elle demanda une chambre.

La carte de l'ambassadeur de commerce produisit le meilleur effet sur la maîtresse de la maison, une dame d'une cinquantaine d'années, à la santé florissante, qui dévisagea avec intérêt sa jeune cliente en lui demandant :

—Vous connaissez donc monsieur Milet ?

—Je ne l'ai vu qu'aujourd'hui dans le train....

—Serait-ce aussi la première fois que vous venez à Paris ?

—Non, mais c'est la première fois que j'y viens pour essayer de me placer.

—Comment ?

—Comme je pourrai.

—Et auparavant ?....

—Je pouvais espérer un autre avenir.... Maintenant c'est fini !....

Elle se mordait les lèvres comme pour refouler des larmes prêtes à j'aillir.

La dame n'insista pas.

Elle appela une femme de service qui conduisit la jeune fille a une chambre du troisième étage.

La maisons n'en avait pas d'autre sous les combles.

Les bagages de la voyageuse furent montes dans cette petite chambre tendue d'un papier défraichi et meublée du strict nécessaire, une chaise pour s'asseoir une table pour écrire, une autre pour déposer les objets de toilette et un lit pour dormir.

On était en plein été et cependant cette chambre, qui donnait au nord, sur la rue, était presque sombre.

Pour la première fois, Speranza comprit l'horreur de sa situation et les paroles du baron de Breux et de Me Brissonnet lui annonçant les pires épreuves si elle refusait de les écouter.

Jamais, même aux plus mauvais jours de sa triste enfance, elle ne s'était sentie plus seule plus délaissée que dans ce tumultueux Paris qu'elle venait de traverser.

Alors elle s'assit sur son unique chaise, s'accouda à la table, cacha son visage entre ses doigts.

Elle éclata en sanglots et versa toutes les larmes de ses yeux.

VI

UN TOUR DE ROUE DE LA FORTUNE

Le même jour, un simple fiacre s'arrêtait, vers six heures du soir, à la porte du Splendide Hôtel, aux Champs-Elysées.

Deux voyageurs en descendirent.

L'un d'eux, le maître évidemment, était un gros garçon qui paraissait jeune encore bien qu'il approchât de la cinquantaine.

Mais il était si frais, si coloré, si plein de santé ; son visage à la bouche fendue jusqu'aux oreilles, respirait une telle bonne humeur il semblait si vigoureux, si alerte, qu'il conservait toutes les apparences de la jeunesse.

Il ordonna à son compagnon :

—Toby, vous prendrez soin des bagages mon ami.

—Oui, monsieur le marquis.

L'autre le regarda dans les yeux et lui dit, en le menaçant de son index de la main gauche.

—Toby, vous êtes un brave garçon, mais si vous m'appelez monsieur le marquis, aussi longtemps que nous serons dans cette bonne ville de Paris, je diminue vos gages de moitié pour la première infraction. A la seconde du balai.... Vous avez compris ?

—Oui, monsieur le.... Oui, monsieur Jacques.

—A la bonne heure.

Le mulâtre, car le valet du voyageur était de sang mêlé un produit des nègres de l'Uruguay premiers occupants du pays, et des Espagnols qui les ont dépossédés, paya le cocher de fiacre avec une largesse de grand seigneur et demeura en vedette, au seuil de l'hôtel, pendant que le maître entrait dans le vestibule.

Il n'avait pas fait quatre pas à l'intérieur de ce hall, que deux crisse firent entendre, deux cris de joie :

—Rousset !.....

—Collinet !

Et les deux hommes qui les avaient proférés se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le voyageur était vêtu d'un complet noir ; il portait un simple melon de feutre mou de la même couleur.

L'autre était en habit et cravaté de blanc.

Collinet avait monté en grade.

Il était devenu l'un des gérants du Splendide Hôtel, avec de bons appointements.

Il demanda à son ami :

—Tu reviens seul ?